

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII

MONTREAL, 18 AOUT 1900.

No 263

## SOMMAIRE

La Mouchardise, *Vieux-Rouge* — Opérations Inventoriales, *Libéral* — Vieilles ferrailles, *Clear Grit* — Supplique, *Sévérine*, — Chronique, *Rigolo* — Anatomie, *Raoul Ponchon* — Chinoiserie, *Octave Mirbeau* — L'Empoisonneuse, *Jean Richepin* — Pour vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

## LA MOUCHARDISÉ

Il n'y a pas de sot métier, c'est vrai, mais il y en a qui sont bien pénibles à remplir, et parmi ces derniers, il faut compter premièrement le métier de policeman.

Je plains, certes, bien sincèrement, le brave homme qui veille sur la vie et la propriété de ses concitoyens pour un salaire souvent dérisoire, lorsqu'il fait son service honnêtement et consciencieusement.

Mais je déteste cordialement le mouchard qui, par excès de zèle et par sottise, dans le but de s'attirer les bonnes grâces des hommes en places, joue le rôle de la mouche du coche, et se fait voir partout où l'on n'a aucun besoin de lui.

\* \*


Depuis un certain temps, une campagne fiévreuse a été menée contre les hôteliers qui vendent de la boisson le dimanche, et les agents de police se sont jetés à corps perdu dans la lutte de l'autorité contre les gens qui violent la loi des licences

Ils ont aussi fait la guerre aux maisons de prostitution, sur l'ordre qui leur en a été donné par les chefs de l'autorité judiciaire. C'est leur affaire, et sans aucune critique de leur conduite, je me permets de dire qu'ils ont peut-être eu tort de pousser cette campagne un peu plus loin que leurs maîtres ne l'avaient désiré.

Aujourd'hui, je n'ai rien à dire sur leur manière d'agir à l'égard des maisons malfamées, et je me contente de protester contre leur manière d'interpréter la loi, quitte à leur dire plus tard quel sera le résultat d'une campagne absolument inutile, et même nuisible au point de vue de la morale publique et de la sécurité que la loi doit garantir aux citoyens honnêtes et aux contribuables de la ville de Montréal.

Ce que je veux signaler aujourd'hui aux magistrats de la ville, c'est la conduite de leurs subalternes, des gens à qui les citoyens paient des salaires pour la protection de leurs propriétés et de leurs enfants, de la police, en un mot.

Et parmi ces policiers je dois signaler un cas particulier, celui du pudibond Job O. Trempe, l'important, qui ricane au nez des citoyens, à travers le téléphone que la corporation, c'est-à-dire, tous les citoyens, paye à ce monsieur sans compter le salaire qu'on lui compte chaque semaine.

Ce n'est pas moi qui refuserai à Job le droit de rougir lorsqu'il entendra des couplets un peu salés dans un café concert, ou bien lorsqu'il verra Marcelle Ducas et Delville exécuter—si gracieusement—des tours de valse au Parc Sohmer, mais si son incommensurable pudeur est offusquée par ces choses si ordinaires, qu'il sorte de la police et qu'il se réfugie dans la société des gens de l'Adoration Nocturne, ou diurne—il y en a pour tous les goûts. 

Il peut aussi choisir un monastère où l'on fabrique du whisky *croche*, ou bien encore s'occuper de colonisation dans le Nord avec le Dr Jacques.

Les sphères de l'activité humaine sont nombreuses et variées, et il ne lui reste que l'embarras du choix.

Mais s'il persiste à servir les citoyens de Montréal en qualité de policier, il doit suivre un cours de belles manières et répondre aux citoyens qui lui font l'honneur de requérir ses services avec politesse et se rendre à leurs désirs légitimes quand ils demandent la protection pure et simple de la police contre les voyous qui pullulent dans tous les quartiers de la ville sous l'œil paternel et bienveillant du garde municipal armé du glaive de la loi représenté par un bâton à deux bouts, et orné d'une courroie en cuir, qui sert plus souvent à assommer les innocents qu'à châtier les coupables.

#### VIEUX-ROUGE.

##### POPULARITE JUSTIFIEE.

C'est à juste titre que le BAUME RHUMAL est populaire : il guérit la toux, le rhume, la bronchite, la grippe, la coqueluche. 71

**AUX SOURDS**—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

##### GENERALITE.

Pauvres, riches, jeunes, vieux, tous sont sujets aux affections de la gorge et des poumons, et tout le monde prend du BAUME RHUMAL pour les guérir. 75

# Operations Inventoriales

## I

Notre journal—nous l'avons souvent établi—ne s'adresse pas à la masse (ce qui le dispense de sacrifier à la déesse de la Bêtise pour s'arrondir une clientèle).

Il a pour public quelques centaines d'hommes qui sont, dans leurs sphères respectives, des chefs de file, des mouleurs d'opinions et des intransigeants, quand il s'agit de principes.

Les relations entre notre journal et ce public sont de deux natures : tantôt le REVEIL reflète purement et simplement les opinions et les vœux de ces derniers ; tantôt il inaugure de nouvelles campagnes, produit des plaidoyers nouveaux, mais toujours avec le même but en vue et en entière communauté d'idées avec ces fidèles.

Ce qu'on appelle la grande presse—et qui n'est que la grosse presse—a toujours fait métier d'ignorer le travail qui s'élaborait dans nos colonnes, les mouvements très sensibles dans l'opinion dont le point de départ ne pouvait se retrouver qu'ici même. Comédie et tactique perdues !

L'état actuel du vrai parti libéral est la corroboration exacte et plénière des campagnes menées depuis quelques trois ans par le REVEIL. Ceux qui nous ont lu et suivi et qui, en même temps, ont accordé quelque attention à l'évolution dans le parti, comprennent combien nous avons raison de parler de la sorte.

Mais, dira peut-être quelqu'un, comment votre journal a-t-il pu arriver à ce résultat si vrai et si général, puisqu'il n'atteignait pas la masse ?

Notre réponse est courte comme tout ce qui n'a pas besoin de démonstrations. La voici :

C'est un travail à deux degrés qui s'est fait. Le groupe qui forme notre clientèle est, nous le répétons, composé de mouleurs d'opinions, d'hommes qui comptent partout où ils se meuvent. Ils ont été les disséminateurs puissants et constants des vues exprimées dans le journal que, tantôt, ils inspiraient et qui, tantôt, leur servait de texte de propagande.

Et, d'un autre côté, qu'est-ce qui a fait et fait encore la force de ce groupe au point de vue de l'action politique ?

C'est qu'on y trouve les gardiens naturels et reconnus des traditions et des doctrines du parti libéral.

On ne peut les mettre en suspicion ; leurs papiers sont en règle ; leurs quartiers de noblesse sont nombreux autant qu'authentiques, et si on a réussi à enlever leur patrimoine, il n'en a pas été de même de leurs justes titres.

Aujourd'hui, ces hommes se préparent à renverser des usurpateurs. L'occasion va leur être donnée dans quelques mois.

Nous disons qu'ils se préparent à renverser *des usurpateurs*. C'est une distinction très importante à garder en mémoire, car c'est là ce qui fait tomber à l'eau le grand reproche qui nous est lancé, dans certains quartiers, d'être déloyaux, de vouloir la ruine du parti.

Les usurpateurs se cachent derrière le parti : ils s'en font un paravent, une muraille sensible et semblent dire : Ne tirez pas sur nous, car entre nous et nos poitrines, il y a le parti que vous atteindrez, que vous blesserez.

Nous avons toujours tenu et nous tenons plus que jamais à bien faire comprendre qu'en attaquant les usurpateurs et les farceurs qui commandent aujourd'hui à Ottawa, loin d'être en guerre avec le parti, c'est

le parti que nous défendons, c'est à son secours que nous accourons.

Ce qu'il y a au pouvoir, ce n'est pas le parti libéral, c'est une collection d'hommes qui s'y tiennent en son nom et qui en font le même usage que faisaient de la Liberté ceux que Madame Roland citait devant la postérité.

Ces parasites, ces produits monstrueux ont tellement compliqué la situation; ils ont si bien mêlé les intérêts du parti aux leurs que nous sommes forcément mis en face du terrible point interrogatif de l'opération césarienne: Faut-il tuer la mère ou l'enfant?

Ils se narguent de nous, en nous criant bien haut que nous ne pouvons les abattre sans immoler le parti. Ils ont ce cynisme et, hélas! beaucoup de libéraux sans poigne et sans énergie seraient plutôt disposés à les maintenir au pinacle que de risquer de blesser le parti.

Mais, chers amis, il y a des blessures qui sauvent, des saignées qui sont la vie.

Et puis, est-ce la vie pour un parti que de n'exister que de nom? Si le fait d'être au pouvoir est la seule preuve de vitalité que possède un parti, où était donc le nôtre de 1878 à 1894? que faisait-il?

Ce qui se passe en Chine a une grande ressemblance avec ce qui se passe dans notre organisation de parti.

Les Boxers, dont nous sommes loin de penser trop en mal, veulent que la Chine appartienne à la Chine, que le trône impérial soit occupé par un prince de leur sang et non par la dynastie mandchoue. Ils se sont soulevés, ils ont coupé des têtes à droite et à gauche, un peu à tort et à travers (c'est le progrès des révolutions) mais, somme toute, s'est-il trouvé un seul penseur sérieux qui ait censuré le mobile *in princi-*

*pio* de leur soulèvement? La Chine aux Chinois! pourquoi pas aussi à droit et à raison que le Canada aux Canadiens, formule qui a soulevé tant d'enthousiasme parmi nous!

Et, pour rentrer dans notre sujet, pourquoi pas: le parti libéral aux libéraux?

La logique est une science universelle et nous ne voulons pas que les libéraux soient les seuls à n'en pas bénéficier.

Nous n'entendons pas mettre hors du parti tous les adhérents de nouvelle date. Nous reviendrons là-dessus tout spécialement, dans un des articles qui formeront cette série.

Dans ce premier, nous tenons à établir rien qu'un fait: c'est pour le parti que nous travaillons, quand nous menons la campagne dont le présent écrit et ceux qui le suivent font partie.

On a toujours essayé—et quelquefois avec succès—d'enlever quelque autorité à nos parole, en disant que nous mettions le parti en péril, que nous étions mauvais partisans.

Nous voulons prouver le contraire et dans cet inventaire des actions et omissions des usurpateurs d'Ottawa, nous nous efforcerons de prouver que notre travail tend à sauver le parti, à prouver que les choses en sont rendues au point où se dresse terrible la question de l'opération césarienne.

LIBÉRAL.

---

#### POUR L'ENFANCE.

La toux, la coqueluche, le croup, tristes apapages de la délicate enfance. Le BAUME RHUMAL guérit infailliblement et promptement tout cela.

74

---

Faites abonner vos amis au REVEIL

## VIEILLES FERRAILLES

Nous avons assisté, il y a quelques jours, à un tournoi dont la mode était sortie de nos us depuis quelques années.

Si nous en parlons, ce n'est pas que l'affaire ait eu du retentissement ou quelque succès. C'est uniquement pour constater la fin, bien finale, d'un élément de combat, d'un article de munition électorale qui, autrefois, avait force de lydite.

Nous parlons de l'influence cléricale.

Jadis, aux beaux jours de sir George Etienne Cartier, l'influence indue et les manches de haches jouaient un rôle conjoint dont le souvenir est trop palpitant pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'historique.

Grâce à l'œuvre du temps et aux efforts de quelques vrais libéraux soutenus par une couple de journaux non baillonnés, les manches de haches sont retournés presque partout à leurs fonctions naturelles. Ce n'est que par exception qu'ils entrent encore en scène et, dans tous les cas, ils ne sont plus considérés comme l'apanage exclusif d'un seul parti.

Ce qui constitue un progrès comme un autre.

L'influence cléricale n'a pas disparu d'une façon aussi complète, mais elle n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Nous dirons même que c'est une arme qui éclate dans les mains de ceux qui l'emploient.

C'est ce qu'ont compris depuis quelques années les hommes intelligents des deux partis.

Mais il se trouve toujours de côté et d'autre quelques trainards qui croient qu'en repressant le citron on en tirera bien encore quelque chose.

C'est ainsi que la *Paresse* qui adore s'appeler journal de progrès et ne rien faire pour le prou-est venu, sans crier gare, prouver dans toutes les règles de l'art que le clergé est avec les conservateurs.

La *Patrie* qui aurait dû tirer un grand profit de cet commencement de campagne imprudente et continuer l'œuvre de ses pères en se félicitant d'avoir cette influence contre son parti, la *Patrie* s'est livrée à un travail non moins ex-

ténuant pour établir que le clergé ne peut être qu'avec ses gens.

La galerie prise de stupéfaction n'a même eu la force de siffler ou de jeter des trognons de chou à ces déterreurs de morts. Seulement, il est arrivé ceci : les deux organes étonnés à leur tour de l'étonnement du public ont vite mis fin à cette polémique démodée, donnant par là raison à ceux qui soutiennent que l'influence cléricale n'est plus une arme valable.

C'est, dans l'espèce, une manière de fusil à pierre, qui n'a plus d'effet ni de portée à notre époque de perfectionnement dans les engins de tuerie électorale.

Le fait qui se dégagerait des articles de la *Patrie* et de la *Presse* — s'il devait s'en dégager quelque chose serait que les deux partis sont ou condamnables ou composés d'élus.

La *Patrie* et la *Presse* ont fourni une preuve également forte et d'idiotie impartialement partagée.

Il faut donc en conclure que dans un cas ou dans l'autre le rôle du clergé se trouve remisé pour tout de bon, à moins, toutefois, que la *Patrie* et la *Presse* aient toutes deux plaidé pour deux condamnés, auquel cas le clergé serait obligé de fonder un parti pour lui tout seul.

Pour réussir, il faudrait qu'il fut uni, harmonisé, susceptible de ne reconnaître qu'une autorité.

Or tout le monde sait qu'aucun corps n'est plus divisé que le clergé sur le terrain politique.

Le curé Thiverge, de la Baie des Chaleurs, sera toujours rouge, et le curé Gosselin, de Cap-Santé, sera toujours bleu.

Nous reviendrons, au point de vue d'une prochaine élection, à cette question de l'influence cléricale.

Aujourd'hui nous n'avons voulu, constater que deux choses : la position comique où s'est mis le clergé avec sa conduite tortueuse vis-à-vis les hommes tour à tour au pouvoir — puisque deux organes politiques de couleur différente peuvent soutenir et prouver que ce clergé avec eux ; et le peu de jugement de ces confrères qui ont voulu remettre entre les mains de leurs amis cette arme qui part par le mauvais bout.

CLEAR GRIT

## SUPPLIQUE

Voici des mois, presque des ans, que je collectionne de pauvres lettres me demandant de prendre, à la date où nous sommes, l'initiative d'un vœu d'absolution envers les insoumis, les réfractaires, les déserteurs.

Parmi ces correspondants, beaucoup de femmes : des mères, des sœurs en majorité. Peu sont riches, n'ont même pas la ressource de franchir la frontière pour aller voir l'expatrié, ni la consolation, dans la misère où généralement il se débat, de pouvoir lui adresser quelque secours.

Minées par le chagrin, plus encore que par l'âge, les unes songent que, pour elles, la maladie, la mort peuvent venir... et que l'enfant ne sera pas là ! Rivé par sa faute ou par sa révolte à la terre étrangère, il ne pourra approcher de l'agonie maternelle, recevoir les suprêmes adieux, les baisers, les bénédictions, les mots inoubliables qu'une bouche expirante vous chuchote à l'oreille :

— Tu sais, mon petit, sois bien sage. Deviens sérieux. Réfrène tes impatiences, tes passions. Te voilà grand, te voilà un homme. Tâche d'être bon, juste, vaillant et probe... pour l'amour de ta vieille maman, en mémoire de sa tendresse que rien ne lassa !

Les autres, jeunettes, mais déjà éprouvées par le malheur commun, regrettent le camarade d'enfance l'aîné qui protégeait, le cadet qu'on protégeait, cette moitié de leur chair, souvent à même visage, et qui souffre au loin ! Quelque chose de son acte pèse sur elles, de par l'injustice du préjugé qui tend à établir des responsabilités collectives. Leur soutien naturel fait défaut ; et peut-être, précisément, son absence sera-t-elle un obstacle à rencontrer le soutien légitime, le mari, le compagnon de route d'autant plus nécessaire.

Il y a bien aussi les petites cousines, les fiancées sans l'être, tout ce bouquet d'espoirs printaniers, de projets en fleurs qu'a fauché comme grêle la bourrasque du départ.

Celles-là sont tristes — et attendent.

Car l'âme féminine, voyez-vous, si légalement

coupable que soit le refus de participer à la charge commune, ne saurait lui réserver ses pires sévérités. L'horreur de la guerre, les mépris de cette sottise qui s'éténue à produire des récoltes pour en faire du fumier, à élever des enfants pour en faire des cadavres, nous a trop pénétrés jusqu'aux moelles, d'un bout à l'autre du monde civilisé, pour qu'il n'en résulte pas quelque indulgence envers un délit seulement d'abstention.

En temps de paix, cela va de soi ; car, en temps de lutte, la défection prend un tout autre caractère, assume d'autres responsabilités. L'abandon du poste, sous la menace du péril, devient un manque de courage, un crime réel contre la solidarité.

Ainsi pensent, ainsi penseraient toutes celles dont les mains se tendent, jointes et suppliantes, vers la clémence présidentielle...

\*\*\*

Ayant pas mal voyagé autour de France, j'ai rencontré pas mal d'insoumis, de déserteurs. Chez tous une chose m'a frappée : leur mélancolie profonde. Même les fortunés, même ceux qui, industriels et énergiques, avaient tôt découvert le gagne-pain, portaient la marque indélébile d'une secrète souffrance.

Très peu, chez les Français, et quelques avantages qu'ils en dussent tirer, s'étaient résignés aux lointains exodes, à quitter la zone mixte d'où ils flairaient encore l'odeur de France.

Ils se précipitaient sur nos journaux, ils rôdaient autour des arrivants, aux gares, avec une indéfinissable expression de regret et d'envie, — ceux-là pourraient repartir !

Puis, au-dessous, il y avait l'innombrable armée des malheureux sans le sou, sans relations, mangeant par hasard, vivant par raccroc ; évadés du service militaire pour se trouver enrôlés dans le régiment de la misère, sous le drapeau noir de la faim !

Oh ! les yeux, les tristes yeux entrevus au tournant des rues de Genève, de Londres ou de Bruxelles ; les yeux qui, devinant que vous étiez de France, vous suivaient du regard mendiant un peu de patrie !

Que de souffrances ils révélaient ! Quelle expiation ! Que c'eût été peu de chose, les trois

ans de caserne, à côté de cet emmurement dans l'exil ; de ces corvées humiliantes à la recherche du travail ; de ces petites et grandes manœuvres, pour conquérir quotidiennement la pitance nécessaire à ne pas mourir ; de ces assouplissements de l'échine ; de cette abdication de soi-même sous le joug abrutissant du besoin !

Comme tous ces égarés eussent voulu revenir ! Comms, sans jérémiades et sans phrases, par la seule désolation de leur attitude, ils imploreraient grâce et merci !

Tout, plutôt que ce supplice, l'absence des êtres chers, l'isolement, l'éloignement !

Aucune idée politique ne les étayant (sauf une poignée d'anarchos, farouches, logiques, à l'écart et ne demandant rien), aucun principe, comme une épine dorsale, ne les maintenant droits et portant beau dans l'adversité, ils apparaissaient faibles comme des enfants, pitoyables comme des épaves, attendant, espérant qu'on les sortit de la forêt de l'Ogre, qu'on leur jetât la bouée, grâce à quoi ils redeviendraient des hommes, des fils, et des citoyens !

\* \* \*

Pourquoi donc étaient-ils partis ?

Les causes sont très multiples, et valent la peine d'être étudiées.

Je laisse à part, craignant de m'expliquer mal là-dessus ou d'être mal comprise, la conviction qui, " en tous pays ", commence à recueillir des adeptes ; cette sorte d'Internationale de la paix (corollaire de la conférence de La Haye) qui a le sort de tous les précurseurs, dont l'audace, d'être rare, apparaît choquante, dont l'initiative, d'être isolée, semble devoir demeurer stérile.

On verra.

Mais c'est l'infime minorité ; et elle est aussi étrangère à ses voisins d'exil qu'à quiconque n'est pas hanté du même rêve, ne poursuit pas le même but de fraternité universelle.

Laissons-les donc, et regardons les autres.

D'aucuns, solides, bien bâtis, de l'argent plein les poches, s'en sont allés parce qu'ils voulaient continuer de faire la fête ; parce que leur vanité de " fils à papa " n'admettait point d'être soumis au même régime que les gars d'ouvriers.

Ceux-là ne m'intéressent pas : c'est le déchéât !

Ils bénéficieront de la chance commune, eux qui n'ont pas voulu accepter le sort commun ; ils profiteront, une fois de plus, de l'effort tenté pour d'autres.

Car pour eux !...

Mais la pauvre multitude est là, qui vaut la tentative. Beaucoup de ceux qui la composent ont filé d'un coup de tête, sans trop savoir pourquoi, en bordée. Et quelques-uns pour des raisons de santé légitimes, par exaspération de se buter à des fins de non-recevoir vraiment trop inexorables.

Enfin, il y eut aussi d'autres motifs, très tristes, sur qui l'amnistie sera le manteau de Noé...

Voici le 14 Juillet, fête de la République — et le 14 Juillet de l'Exposition !

Cette absoute que tant de gens implorent, elle est presque de tradition lors de nos réceptions décennales. Elle les complète, elle y ajoute quelque chose de familial et de patriarcal comme le retour de l'Enfant Prodigue.

Ils sont là, sur la limite du pays, à tous les points cardinaux, qui, anxieusement, espèrent le geste paternel d'oubli, de pardon, de réconciliation, de rentrée dans le devoir.

Certains, j'y insiste, souffrirent beaucoup avant que d'être réduits à la fuite ; ont souffert non moins depuis...

Grâce pour eux ! Les destins s'annoncent tragiques : la France, la République ont besoin de tous leurs fils.

Ceux-là ont appris, dans leur bannissement volontaire, à aimer l'une et à défendre l'autre. Qui reculait devant l'exercice saura peut-être mourir pour la Liberté !

Au nom des mères, des sœurs, des promises, au nom du repentir et de la miséricorde, ajoutez la joie des foyers à la joie des nations, faites largesse de votre clémence : amnistie, Monsieur le Président !

SEVERINE.

#### BONNE PRECAUTION.

Une bouteille de BAUME RHUMAL ne coûte que 25c. Ayez-en toujours une bouteille chez vous. Les rhumes qu'il guérit vous guettent constamment.

## CHRONIQUE

L'Exposition de Paris nous a coûté \$350,000.  
Combien va-t-elle rapporter ?

\*\*\*

Une récompense honnête est offerte à celui qui nous donnera la vraie définition de la Turcomanie.

\*\*\*

Je connais un ministre qui ne voyage jamais sans son tricotage.

\*\*

Les rumeurs d'élection sont de plus en plus persistantes.

\*\*

Il y a déjà quelque temps que nous n'avons pas entendu parler des jupons canadiens à Paris.

Dix piastres par jour et les p'tits frais !

Ils me semble que l'on devrait un peu ouïr les échos.

\*\*

Un abonné m'a posé cette semaine une question que je soumets aux légistes.

Si par hasard le gouvernement nommait un ou deux magistrats absolument incapables de remplir les fonctions dont ils sont investis, y a-t-il un moyen constitutionnel quelconque de les flanquer à la porte ?

\*\*

La petite démonstration qu'on a tentée d'organiser en l'honneur de Tarte n'a pas eu tout le succès qu'on attendait. Elle est morte dans l'œuf sur le refus de quelques libéraux qu'on avait tâtés et qui ont poliment décliné l'honneur d'aller rencontrer l'Homme-Fatal.

\*\*

Un député libéral désintéressé a réussi à caser son beau-père, ses beaux-frères, ses cousins, ses cousines et un tas d'autres parents plus éloignés. Il fut élu en 1896 parce qu'à cette époque n'importe quel homme portant le drapeau rouge était à peu près sûr de son élection, tout nul qu'il pût être.

Il connaît si bien le sort qui l'attend aux prochaines élections qu'il a déjà commencé à boucler son sac de voyage.

Voici le mois de septembre et ce sera bientôt le moment de se choisir un chapeau d'automne. J. B. Lorge est le chapelier tout désigné. Ses clients ont toujours été satisfaits des achats qu'ils ont faits dans son établissement.

\*\*

Les Vues Animées continuent à attirer la foule au Parc Sohmer, et ce n'est que légitime car les scènes merveilleuses que M. de Hauterive déroule devant son public sont de nature à attirer et à captiver tous les amateurs d'art. Cette semaine, les scènes du Transvaal sont le clou de la représentation.

\*\*\*

Ohé ! les chapeaux !

Mesdemoiselles les commises, qui portez ces constructions fantastiques, ornées de plumes, d'aigrettes et de pompons que vous appelez des chapeaux, mettez donc ça au vestiaire en entrant au Parc. Vous devez vous rappeler qu'il n'y a pas que vous dans le monde, et que vous cachez

\*\*

La vacance est à la veille de se terminer, et messieurs les avocats feraient bien de ne pas oublier l'adresse de la grande maison de papeterie Morton Phillips & Cie, rue Notre-Dame, où ils trouveront l'assortiment le plus complet de fournitures de bureau et de papeterie. "Ajouter l'élégance à la solidité," telle est la devise de la maison.

\*\*

la scène à tous ceux qui sont en arrière de ces monuments qui ne contribuent pas à vous embellir lorsque vous êtes déjà fort laides.

\*\*\*

Madame Bennati, de retour d'Europe, s'établit définitivement à Montréal où elle se livrera à l'enseignement du chant et de la déclamation. Le succès qu'elle a obtenu l'hiver dernier est de bon augure pour elle, et pour les personnes qui désirent apprendre à chanter, c'est une aubaine, car jusqu'à présent, le public montréalais n'a pas été gâté sous le rapport des professeurs, et nous en somme encore à chercher des élèves qui soient arrivés à quelque chose.

RIGOLO.

## ANATOMIE

Qui dira les croupes charnues  
Des belles dames inconnues  
Que l'on voit passer par les rues,  
Oui,  
Qui ?

Il en est tant et tant de croupes :  
Il en est des tas, il en est des troupes,  
Il en est des bateaux, il en est des wagons,  
Et de tous les moyens de locomotion.

Ah ! celles des petits trottins  
Qui frétilent d'un air mutin,  
Comme à l'étroit dans le satin  
Des jupes.

Ça se trémousse à chaque pas.  
C'est rond, c'est plein, c'est gros, c'est  
[gras

Je réponds que ça ne fait pas  
De dupes.

Et la marche au roulis berceur  
Leur donne un petit air farceur.  
Elles ont un charme agaceur.  
Mazette !

Et tour à tour, cahin-caha,  
Deux globes vont de-ci de-là,  
Ayant l'air de jouer à la  
Cachette.  
Une,  
Deux !  
Une,  
Deux !

Et celles aussi de ces jouvencelles,  
Qui n'ont pas encor passé l'âge ingrat.  
(Pour les avoir, dirait-on pas  
Que vous avez pleuré, mes belles ?)

Et celles encor des femmes de chambre,  
Fermes, potelées, mais criblées de bleus.  
(Ah ! les pinçons des vieux messieurs  
Qui s'attardent dans l'antichambre !)

Et les croupes des miss pudique.  
Voilà, certes, qui n'est pas gras !  
C'est le derrière britannique.  
Il est fendu, n'y touchez pas !

Dirai-je aussi ta croupe, ô Toi, la trop cruelle,  
Qui passes dignement, si hautaine et si belle,  
Aveugle à nos appels et sourde à nos regards  
O toi, dont les rondeurs pourraient faire la  
[pige

Aux Cléo de Mérode, aux Vénus Callipyge,  
Puis-je chanter ici ton auguste ?

Comment est-il, je n'en sais rien.  
Morne, endormi, tranquille, ou bien  
Vif, plein d'astuce ?

Ma foi, je ne l'ai jamais vu.  
Dans ce cas, comment voudrais-tu  
Que je le pusse ?

Et nous te quittons lentement  
Tristes jusqu'à la mort, et sachant seulement  
Par ta rigneur, qui de plaisirs bien doux nous  
[sèvre,

Qu'il y a loin de la croupe aux lèvres.

Que de croupes encor ne pourrais-je chanter ?  
Les croupes de nos belles-mères

Que nous sollicitons, parfois, pour plaisanter,  
D'une ou deux claques familières.

Et les croupes aussi des dames, qui, l'été,

Parées de toilettes superbes,  
S'en vont à la campagne, et leur jupon ôté,  
Pour dîner s'effondrent sur l'herbe.

Et comme on ne peut imprudemment se gaver,  
Elles ont un mal de chien pour se relever.

Et les croupes pointues, et les croupes en pente  
Comme eu montrent nos vieilles tantes !

Mais ce que j'apprécie le plus,  
Publiquement je le proclame,  
C'est les croupes des grosses dames  
Qui courent après l'omnibus.

Et j'ai rêvé d'avoir, tout près, comme une  
[gamme

Des croupes, un clavier de derrières de dames  
Et de pianoter là-dessus,

Et d'y jouer, pensif, des choses compliquées ;  
Les " Petites Michu " paraissent indiquées,

Comme aussi d'autres airs connus.  
Ah ! les accords ! Ah ! les arpèges !  
Sur ce vivant clavier de neige.  
Des négresses feraient les bémols,  
Sol, la, si, do, re, mi, fa, sol.

BLAISE PETIVEAU.

## CHINOISERIE

M. Odilon Tapeau-Tapier, que vous connaissez tous et qui de tous les voyageurs et diplomates est le mieux informé sur les mœurs des pays d'Extrême-Orient (alors comment le sont les autres ?), dit à son tour :

— J'étais alors à Bangkok, où je vivais dans les plaisirs et dans les fleurs.....

Pour comprendre tout ce que ce début avait de comique, il eût fallu voir le long visage maigre de Tapeau-Tapier, avec ses deux yeux à fleur de tête, ses pommettes proéminentes, ses lèvres fripées et ses deux favoris grisonnants... Quelques-uns sourirent. Lui, sans rien voir, poursuivit :

— J'avais eu la chance d'inspirer au roi une vive sympathie, et il n'était de procédés charmants, d'attentions délicates dont il n'usât envers moi, jusqu'à m'ouvrir les portes de ses jardins consacrés où il cultive lui-même des fleurs étranges, inconnues de l'Europe !... Ah ! quel pays délicieux, quelle joie paradisiaque s'ils n'eussent été envahis par les missionnaires protestants et catholiques qui, depuis tant d'années, s'acharnent à substituer notre civilisation occidentale, si laide, à leur civilisation souriante et ce Dieu triste que nous servons aux divinités merveilleuses dont les sacrifices sont de fleurs, de poésie et d'amour... C'est là, croyez-moi, qu'est le grand malentendu... Et je me souviens toujours, à ce propos, de cette anecdote que conte Bernal Diaz en cet étonnant journal de la conquête du Mexique que, pour la splendeur de notre littérature, traduit M. Jose-Maria de Heredia.

Voici cette anecdote... Un jour, Fernand Cortez catéchisait l'exquis Montezuma et le pressait d'adjurer ses dieux et de se convertir à la religion catholique : " Je ne demanderais pas mieux, répondit doncement Montezuma, si tu m'offrais une religion qui fût différente de la mienne... Mon dieu est horrible, il se gorge de vies humaines... c'est vrai, et je le déplore... Mais que dire du tien ?... Qu'enseignent et que pratiquent tes moines qui souillent de leurs déjections la beauté de mon palais, tes moines plus

sinistres encore et plus sauvagement idolâtres que mes prêtres ?.. La torture, toujours, et la mort !... Ils ne marchent que dans le sang. Chacune de leurs prières dépèce, vivante, une victime !... Donne-moi un dieu dont le geste soit doux aux hommes et la parole pleine d'amour... et je consens, tout de suite à l'adorer... Sinon, pourquoi changerais-je ? Nos dieux se valent... gardons-les... " N'avait-il pas raison, ce roi, que le compagnon de Cortez nous montre si raffiné et devant qui ce Cortez nous apparaît si grossier, si barbare ? A quoi bon changer de bourreau ?.. Ah ! pourquoi ne laissons-nous pas les peuples faire ce qu'ils veulent, adorer qui ils veulent ?.. Il y aurait peut-être un peu moins de chemins de fer transquelquechose, il y aurait aussi un peu moins d'atrocités et un peu moins de douleurs sur la terre... Comme l'a dit Washington Irving, l'histoire de nos conquêtes coloniales sera la grande tache de honte et de sang en ce siècle !... Néron n'eût pas trouvé mieux.

Prévoyant à quelles discussions violentes et sauvages cela allait encore nous entraîner, — car depuis plus de deux ans on ne peut parler de n'importe quoi sans se jeter des bouteilles et du déshonneur à la tête, — je ramenai, tout comme M. Paul Deschanel, M. Odilon Tapeau-Tapier à la question :

— Parlez-nous des Chinois... lui dis-je, puisqu'il est entendu que vous les connaissez si bien !..

— On les connaît fort peu !... fit le diplomate, parce que nous avons cette obstination stupide et cette ethnologie inférieure de vouloir juger les gens d'après nous-mêmes, et que nous tenons pour barbares des mœurs qui sont seulement différentes des nôtres... Par ce que j'ai vu des Chinois, ce sont des êtres merveilleusement intelligents, fort doux, d'une culture morale souvent supérieure à la nôtre, et, durant cinq ans que je voyageai, librement, à travers leur extraordinaire pays, je n'ai jamais reçu d'eux qu'une hospitalité loyale et cordiale... Il est vrai que je ne me présentais pas sous la triple face qu'ils abhorrent, du conquérant, de l'ingénieur et du missionnaire, que je savais respecter leurs usages et même leurs manies... Ils en ont

beaucoup, mais, comme, pour la plupart, elles sont touchantes et poétiques, rien ne m'était plus facile et plus agréable que de m'y conformer... On prétend que les Chinois sont mal civilisés, en ce qu'ils ne fabriquent pas de canons et qu'il considèrent comme inférieur et un peu dégradant le métier militaire... Mais ils fabriquent des laques admirables, les plus belles broderies et les vases les plus somptueux... et ils sont incomparables dans l'art des jardins. Ajoutez qu'ils adorent les lettres, que tous sont plus ou moins poètes et qu'ils ont des livres d'un aimé par la belle comédienne Mercedes de las Garinas et de ne l'avoir pas aimée, si bien qu'elle s'était donné la mort pour lui, la pauvre femme, et de la plus étrange façon du monde.

Désespérée, en effet, d'avoir été méprisée par lui, elle était venue un jour chez don Miguel, pendant qu'il n'y était point, et avait préparé une scène de comédie amoureuse par laquelle elle comptait bien séduire et vaincre son rebelle.

Prenant dans une panoplie un ancien yatagan arabe, elle avait résolu, quand don Miguel rentrerait, de s'en frapper devant lui, légèrement d'ailleurs, mais assez pour pouvoir feindre une agonie dramatique à laquelle il céderait.

Or, il se trouvait que la pointe du yatagan était trempée dans un venin qui donnait subitement la mort, en sorte que la malheureuse, si légère que fût la blessure, n'eut pas à jouer l'agonie, mais mourut en réalité de male mort.

Et voyez comme les voies du sort sont bizarres ! Sur la tombe de la Mercedes on grava une épitaphe où au lieu de la nommer Mercedes, on la nomma Inès, par la faute du graveur sans doute, lequel quitta le pays le lendemain même.

Ainsi donc Miguel demeura convaincu que la morte se nommait Inès, et, comme il l'avait, en somme, empoisonnée sans qu'elle s'en doutât et sans qu'il s'en doutât, il en conclut qu'il avait conjuré le sort selon le dire de la Gitana.

Et comment eût-il pu ne pas conclure de la sorte, puisque désormais, cessant de fuir les Inès rencontrées, il n'en continua pas moins à être heureux en tout, dans ses entreprises, à la guerre, en duel, au jeu et en amour.

Et donc, comme la rose est la plus belle des

fleurs, l'orange le meilleur des fruits, l'or le plus riche des métaux, l'Espagne le plus noble des pays, ainsi l'heureux don Miguel était bien le plus heureux des hommes.

Advint qu'il rencontra un jour, après beaucoup d'autres Inès, une Inès de seize ans, de laquelle il n'avait rien à craindre maintenant, et de laquelle, même au temps de ses craintes, il ne se fût guère méfié.

Car du diable si l'on pouvait avoir l'idée de la nommer la terrible Inès, cette pucelle aux yeux de pervenche et aux cheveux de lin, si modeste et si douce qu'elle paraissait toujours en être encore à sa première communion !

Et cependant, pauvre don Miguel, c'est bien celle-là qui l'était la terrible Inès annoncée par la Gitana, c'est bien celle-là, et ce n'avait pas été l'autre, la fausse Inès nommée réellement Mercedes, et par laquelle le sort l'avait trompé.

Car il s'amuse à nous tromper, le sort, et les Gitanas n'y peuvent rien, tout en nous le disant et en nous prémunissant contre lui ; et elles savent bien qu'il est toujours le plus fort ; et c'est pourquoi elles rient du coin de la bouche.

Il l'avait enfin rencontrée, l'empoisonneuse, son empoisonneuse, il l'avait rencontrée, et il l'aimait, le pauvre don Miguel, et il ne fut pas longtemps à comprendre que c'était elle, la terrible Inès, et que le sort est le sort.

Il n'était pas marié depuis huit jours, le pauvre don Miguel, marié avec son empoisonneuse, que son bonheur, en effet, était empoisonné, irrémédiablement, son bonheur dans ses entreprises, en duel, au jeu et en amour.

La grêle tombait sur ses champs ; les naufrages dévoraient ses bateaux de commerce ; il perdait toute sa fortune sur le tapis vert ; jaloux de son meilleur ami qu'il croyait l'amant d'Inès, il le tua, et en apprenait ensuite l'innocence.

C'est avec d'autres qu'elle le trahissait. Il le sut, provoqua ceux-là, fut blessé par eux, laissé pour mort par l'un, qui enleva Inès. Il parvint à la rattraper, lui pardonna, souffrit plus encore, eut le cœur tourné en boue.

Devenu fou, il assassina Inès, et se prit à l'aimer davantage après qu'elle fut morte. Du souvenir qu'il en gardait, son sang était empoisonné

Il déterra le cadavre, et la baisa encore sur les lèvres, la terrible Inès, son empoisonneuse.

De plus en plus fou, il pensa qu'il serait hanté par le cadavre changé en fantôme, s'il n'anéantisait pas jusqu'à la forme même de ce cadavre, et il brûla l'abominable chose ; mais il en conserva les cendres dans une urne.

Toujours possédé par son souvenir et par son amour, il pensa que c'était encore trop conserver de la terrible Inès que cette urne pleine de ses cendres, et il se crut de taille à tromper le sort, à se délivrer de son empoisonneuse.

— Souvenir et amour exécrés, s'écria-t-il, je ferai mentir la Gitana, je vous ensevelirai assez profondément pour que vous ne puissiez plus revenir m'empoisonner, je me servirai de vous comme remède contre vous-mêmes.

Et, sa folie étant devenue furieuse, il fit bouillir les cendres et avala l'horrible mixture ; mais il en mourut dans d'atroces coliques, empoisonné par son empoisonneuse ; car on ne trompe pas le sort, et les Gitanas ne mentent point.

JEAN RICHEPIN

### L'APPARENCE DE LA SANTE

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot *anémie*, qui veut dire tout simplement ; absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 588 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue S. e. Catherine.

## L'EMPOISONNEUSE

Comme la rose est la plus belle des fleurs, comme l'orange est le meilleur des fruits, comme l'or est le plus riche des métaux, comme l'Espagne est le plus noble des pays, ainsi don Miguel est le plus heureux des hommes.

Et comment ne le serait-il pas, puisqu'il est noble espagnol, puisqu'il est riche à ne point savoir le compte de son or, puisque la vie lui est aussi savoureuse qu'une orange et puisque s'épanouit la rose de sa jeunesse ?

Un seul danger le menaçait en ce monde, et pendant longtemps la menace de ce danger a suffi à rendre moins complet son bonheur ; mais de ce danger, à présent, don Miguel ne peut plus avoir peur aucune, et voici pourquoi.

— Tu seras le plus heureux des hommes, don Miguel, jusqu'au jour où tu rencontreras et aimeras la terrible femme nommée Inès, celle que le sort a marquée pour mettre fin à ton bonheur et pour être à jamais ton empoisonneuse.

Ainsi avait dit jadis à don Miguel une Gitana, qui elle-même se nommait Inès, et qui de la sorte avait été, elle aussi, son empoisonneuse, lui ayant, dès ce moment, comme empoisonné l'âme avec la crainte de cette rencontre.

Mais on sait que l'art des Gitanas consiste à faire le mal d'une main et à donner un remède de l'autre ; et donc cette Gitana, aussitôt après avoir pronostiqué la mauvaise aventure, avait ajouté en riant du coin de la bouche :

— A moins que tu ne conjures le sort, don Miguel, par le sort lui-même, c'est-à-dire en empoisonnant toi-même la terrible Inès, mais sans qu'elle s'en doute et sans que tu t'en doutes, car en cela gît l'essence de la sûre conjuration.

A quoi don Miguel n'avait pas compris grand-chose, sinon que l'avis était fort mystérieux, très difficile à suivre, et que le mieux était encore, pour éviter la mauvaise aventure possible, de fuir toutes les Inès rencontrées.

Et ainsi avait-il fait jusqu'à sa trentième année, s'en trouvant bien, et parfaitement heureux, heureux dans ses entreprises, heureux à la guerre et en duel, heureux au jeu et tout ensemble en amour, malgré le proverbe.

Son seul malheur apparent avait été d'être charme rare... Il y a chez eux des Boxers qui ne rêvent que pillage, massacres, incendie... Hélas ! il y a des Boxers partout, et croyez que, le moment venu, ceux d'Europe ne seront pas les moins atroces..

Pour la seconde fois, m'inspirant des exemples de M. Paul Deshanel, je ramenai le diplomate digressif à la question.

— Eh bien, voici ce que je voulais vous conter, reprit-il après un petit silence... Comme je vous l'ai dit, j'étais à Bangkok et j'y vivais dans la joie primordiale que me créaient sans cesse de jeunes prêtresses de Bouddha, et les fleurs !... J'étais servi par un boy chinois que, deux ans auparavant, j'avais ramené de Shanghai et qui était bien le garçon le plus étonnant que j'eusse jamais rencontré dans ma vie d'aventures... Il savait tout faire, et avec quelle remarquable précision !... Cuisinier, jardinier, menuisier, tailleur d'habits, brodeur, acteur, musicien, il faisait, chez moi, l'office de trente domestiques et remplaçait tous les corps de métier... Il travaillait le fer, le bambou, les métaux précieux, le cristal et le jade... Il n'y avait rien dans la vie de quoi il fût en peine. Avec cela, d'une probité scrupuleuse, laquelle savait se contenter de quelques taëls par année, d'une endurance telle qu'il ne connaissait pas la fatigue. Le soir, ses travaux terminés, souple et dispos, il jouait de la flûte sur la terrasse qui domine sur le fleuve, ou bien il récitait des poèmes, pour sa propre joie, ou encore lisait des livres merveilleux... A Paris, j'ai cinq domestiques, fort lettrés et fort libres, puisqu'ils lisent le " Petit Journal ", et je vous assure que mon appartement est moins bien tenu que ne l'était, par ce serviteur unique et multiforme, ma maison fleurie de Bangkok... Dois-je dire aussi que mon boy n'était pas un cas spécial, une exception, et que beaucoup de Chinois sont ainsi, même parmi le bas peuple ?... Tout d'un coup, je reçus de mon gouvernement l'ordre de me rendre à Batavia pour une mission importante et qui, bien que temporaire, pouvait être longue... Je m'étais attaché à mon serviteur si fidèle, si ingénieux, et lui semblait s'être fort attaché à moi... Je résolus de l'emmener. Mais

quelques personnes essayèrent de me détourner de ce projet. Elles me dirent qu'il y avait à Batavia beaucoup de Chinois et que ceux-ci, désireux de se faire de plus en plus nombreux dans la ville et d'y tenir tout le commerce, auraient vite fait de m'arracher mon boy. Sûr de l'attachement qui, de plus en plus, le liait à ma personne, je refusai de les écouter, et nous nous embarquâmes, tous les deux, un beau soir... Comme il savait m'épargner les ennuis, éviter les difficultés du voyage !... Comme il veillait sur moi, attentif et roublard ! Il ne laissait à aucun domestique du bord le soin de me servir, avait l'œil à tout, et c'était chaque jour un nouvel émerveillement devant toutes les qualités qu'il me montrait... J'étais si content que je voulus lui faire signer l'engagement de me suivre en France lorsque j'y rentrerais... Il me dit qu'un engagement le lierait bien moins à moi que l'intention qu'il avait de ne me jamais quitter... Il exigea seulement la promesse que, s'il venait à mourir à l'étranger, je renverrais à Shanghai son corps, afin qu'il pût reposer dans la terre natale, au milieu de tous les siens... Et c'est dans ces conditions d'entente parfaite et amicale que j'arrivai à Batavia... A Batavia, je le laissai se débrouiller parmi mes bagages, lui recommandant de me les apporter au consulat de France, où je devais habiter...

Ici, Odilon Tapeau-Tapier fit une pause, et, ayant trempé ses lèvres dans un verre d'orangeade :

— Nous étions arrivés à midi, continua-t-il... A cinq heures, aucune nouvelle encore de mes bagages et de mon boy... J'étais fort inquiet, non que je pensasse un seul instant que les prédictions qui m'avaient été faites à Bangkok pussent se réaliser... Mais je redoutais un accident, un malheur, à tout le moins une difficulté avec la douane... J'allais partir aux renseignements quand mes bagages enfin arrivèrent, convoyés par quatre coolies, dont l'un me remit une lettre. La lettre était de mon boy. Elle contenait : " Maître, pardonne-moi... J'ai rencontré des gens de mon pays... Ils m'ont emmené chez eux. Je suis établi horloger dans une belle boutique du quartier chinois et demain j'épouse la

filles d'un tailleur... Je fais porter tes bagages où tu m'as dit... Ils sont intacts. Adieu ! " Immédiatement, je me rendis à l'adresse qu'indiquait la lettre. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de voir, en effet, dans une petite boutique, accroupi sur une table de bambou, la loupe à l'œil, un mince tournevis dans les mains, mon boy, fort occupé à démonter une montre ? " Mais où donc as-tu appris l'horlogerie ? " m'écriai-je, ne trouvant pas, dans mon étonnement, autre chose à lui dire. Le boy répondit : " Il n'est point nécessaire d'avoir appris une chose pour la connaître... Les doigts d'un Chinois en savent souvent plus long que les cervelles d'Europe... " Et il ajouta, en rangeant de la pointe d'une pince quelques menus rouages dans une soucoupe de laque rouge : " Comme tu as été bon pour moi, je te ferai une belle montre, avec de la nacre dessus et de la musique dedans, et je graverai sur la boîte, entre des fleurs incrustées, le portrait de ma fiancée... " Comme je ne bougeais pas : " Excuse-moi, dit-il encore, si je te prie de te retirer... Mais j'ai de la besogne par-dessus la tête... Et j'ai promis que cette montre que voilà serait prête demain, avant mon mariage.. Adieu !

Odilon Tapeau-Tapier retira de son gilet une montre et la fit passer parmi nous...

— C'est elle ! fit-il... Le boy a tenu parole...

Mais, sur le boîtier, il n'y avait aucune fiancée... C'était, dans l'argent bruni, le portrait de " Gladiateur ", qui gagna le Grand Prix de Paris, et que le boy avait graissé d'après le vieux numéro d'un journal illustré de Paris !...

OCTAVE MIRBEAU.

### N'ATTENDRE PAS.

Sitôt que l'enfant est embarrassé de la gorge, donnez-lui du BAUME RHUMAL. Vous éviterez ainsi cette terrible maladie. 72

### SES BIENFAITS.

Quand on pense au bien que le BAUME RHUMAL produit dans les affections des voies respiratoires, on ne peut s'empêcher de bénir ce remède précieux. 68

### RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Un fiancier trop connu avait eu la ridicule vanité de faire élever dans ses jardins une statue équestre qui le représentait. Deux promeneurs examinaient cette statue ; l'un demanda à l'autre pourquoi l'homme à cheval n'avait point de gants.

— Hélas ! dit l'autre, il n'en a pas besoin, puisqu'il a toujours les mains dans nos poches.

\*\*\*

Vivier reçut, un jour, une invitation à dîner, dans laquelle un " post-scriptum " lui recommandait de ne pas oublier son instrument. Vivier, ne voulant pas accepter cette invitation intéressée, s'excusa à peu près dans ces termes :

" Monsieur,

" Un engagement antérieur me prive du plaisir de me rendre à votre aimable invitation ; heureusement mon instrument est libre et peut répondre à votre insistance toute gracieuse. Je m'empresse de vous l'envoyer. "

La comtesse D..., du faubourg Saint-Germain, a fait don à sa paroisse d'un magnifique saint sacrement d'un poids énorme, ce qui fit dire un jour au curé :

— Quand je lève le bon Dieu, c'est le diable !

\*\*\*

On conseillait à un père d'attendre que son fils fût plus sage pour le marier.

— Votre conseil, répondit-il, ne peut pas être suivi ; car, si mon fils devient sage, il ne se mariera point.

\*\*\*

### TOUTES CHOSES EN TEMPS.

Le BAUME RHUMAL guérit les maladies de poitrine : Il faut en prendre aussitôt que l'affection se manifeste.

69

\*\*\*

On ferait un bon livre de ce que tu ne sais pas disait un railleur à son ami.

— On en ferait un bien mauvais de ce que tu sais ! répondit l'autre.

\*\*\*

Un député du Parlement, haranguant Henri IV, fut si longtemps à finir son discours que le roi, ennuyé de l'entendre depuis une heure, le prit par la main et lui fit voir la galerie du Louvre en lui disant :

— Que pensez-vous de ce bâtiment ? Quand il sera achevé, ne sera-ce pas une belle chose ?

— Assurément, sire, répartit le discoureur.

— Eh bien ! dit le roi, il en sera de même de votre harangue.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux États-Unis.

### TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du RÉVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du RÉVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

## Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS  
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS  
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,  
...Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment  
Complet de Papeterie.

## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.

~~~~~  
**GUÉRISON GARANTIE**  
~~~~~

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur !

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

~~~~~  
**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**  
~~~~~

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

**MONTREAL CANADA**